



LE ROMANTISME DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Musset, Lorenzaccio

フランス文学小辞典, 朝
日出版社, p. 354

『ロレンザッチョ』説明



Lorenzaccio d'Alfred de Musset

Ruth Martinez - 7 janvier 2017 - 5 actes / Chronique / Drame / Musset Alfred de / Oeuvre / Plus de 20 personnages / XIXe siècle

Lorenzaccio d'Alfred de Musset

Drame romantique en cinq actes et en prose, écrit par Alfred de Musset, sur une idée de George Sand. Il est publié en 1834 dans le premier tome de la seconde livraison d'*Un Spectacle dans un fauteuil* et représenté pour la première fois le 3 décembre 1896.

Distribution : 30 hommes, 4 femmes (69 personnages nommés, plus des figurants)

Texte intégral de la pièce à télécharger gratuitement sur [Libre Théâtre](#)

Lien vers la notice sur data.libretheatre.fr

L'argument

Florence, janvier 1537. Lorenzo, un jeune idéaliste, veut renverser son cousin Alexandre de Médicis, qui règne en tyran sur Florence, et favoriser la restauration de la république. Afin d'être au plus près d'Alexandre, Lorenzo s'est transformé en débauché. Parallèlement, deux autres intrigues sont développées : la marquise Cibo, espionnée par son beau-frère le cardinal Cibo, est courtisée par Alexandre et souhaite influencer sa politique. Côté républicain, les familles sont bannies et essaient vainement de s'organiser ; les Strozzi luttent pour préserver l'honneur de la fille de la famille, Louise.

Lorenzo assassine son cousin, de manière solitaire, mais échoue à déclencher une révolte du côté

LA COMÉDIATHÈQUE (CONTEMPORAIN)

Théâtre de Jean-Pierre Martinez

[Les genres de la comédie](#)

[Représentations professionnelles](#)

[Biographie](#)

[Quarantaine \(dernière pièce à lire\)](#)

[Playscripts, Obras, Theaterstücke](#)

RECHERCHER DANS LES CHRONIQUES (CLASSIQUES)

HISTOIRE DU THÉÂTRE

[Le Théâtre au XXe siècle](#)

[Le Théâtre au XIXe siècle](#)

[Le Théâtre au XVIIIe siècle](#)

[Le Théâtre au XVIIe siècle](#)

[Le Théâtre au XVIe siècle](#)

[Le Théâtre au Moyen-Âge](#)

[Le Théâtre en France](#)

[aujourd'hui](#)



A la Renaissance : « LORENZACCIO », d'Alfred de Musset.



Il faut louer notre grande Sarah Bernhardt de nous avoir rendu dans une mise en scène somptueuse cette belle Florence de la Renaissance, tant aimée pour ses artistes, avec ses grands seigneurs si délicats et raffinés dans les choses de l'esprit, querelleurs, traîtres et brutaux dans les choses de l'amour, avec tout ce peuple de marchands et d'artisans — plus épris d'art que nos modernes banquiers et qui faisaient élever de leurs propres deniers l'église merveilleuse d'or San Michele!

Au milieu de ce peuple, parmi les querelles promptes à fêter les poignards, plus forte que la haine qui divise Strozzi et Salviati, la haine croit, dans le cœur de Lorenzo, contre son beau cousin Alexandre de Médicis. Et jusqu'au moment où Lorenzaccio, jetant son masque de lâcheté, lève sa lourde épée vengeresse, le tyran garde, avec son sourire dédaigneux, sa barbe et ses cheveux frisés,



at
I 00
THE
3672
Jehan Testevuide
96

BN
ASP



la fière prestance d'un Titien descendu du cadre.

Donc allez voir Darmont, si heureux de son pourpoint de soie brochée, allez voir Bremont vibrant de patriotisme sous la fourrure de Philippe Strozzi, Scoronconcolo, pittoresque spadassin, et la marquise Cibo, éplorée dans ses voiles rouges et blancs.

Surtout allez voir l'inoubliable Sarah, et admirer ce profil florentin sous les boucles courtes, cette silhouette virile et résolue qui la font pareille aux jeunes seigneurs de certain somptueux cortège de Benozzo Gozzoli.

J. T.

dans tout cela. Je m'épuise, vois-tu ! j'ai trop réfléchi, ici-bas ; j'ai trop tourné sur moi-même, comme un cheval de pressoir : je ne vaud plus rien pour la bataille. Dis-moi ce que tu penses ; je le ferai.

LORENZO

Rentrez chez vous, mon bon monsieur.

PHILIPPE

Voilà qui est certain, je vais aller chez les Pazzi ; là sont cinquante jeunes gens tous déterminés. Ils ont juré d'agir ; je leur parlerai noblement, comme un Strozzi et comme un père, et ils m'entendront. Ce soir, j'inviterai à souper les quarante membres de ma famille ; je leur raconterai ce qui m'arrive. Nous verrons, nous verrons ! rien n'est encore fait. Que les Médicis prennent garde à eux ! Adieu, je vais chez les Pazzi ; aussi bien, j'y allais avec Pierre, quand on l'a arrêté.

LORENZO

Il y a plusieurs démons, Philippe : celui qui te tente en ce moment n'est pas le moins à craindre de tous.

PHILIPPE

Que veux-tu dire ?

LORENZO

Prends-y garde, c'est un démon plus beau que Gabriel : la liberté, la patrie, le bonheur des hommes, tous ces mots résonnent à son approche comme les cordes d'une lyre ; c'est le bruit des écailles d'argent de ses ailes flamboyantes. Les larmes de ses yeux fécondent la terre, et il tient à la main la palme des martyrs. Ses paroles épurent l'air autour de ses lèvres ; son vol est si rapide, que nul ne peut dire

où il va. Prends-y garde ! une fois dans ma vie je l'ai vu traverser les cieux. J'étais courbé sur mes livres ; le toucher de sa main a fait frémir mes cheveux comme une plume légère. Que je l'aie écouté ou non, n'en parlons pas.

PHILIPPE

Je ne te comprends qu'avec peine, et je ne sais pourquoi j'ai peur de te comprendre.

LORENZO

N'avez-vous dans la tête que cela : délivrer vos fils ? Mettez la main sur la conscience ; quelque autre pensée plus vaste, plus terrible, ne vous entraîne-t-elle pas comme un chariot étourdissant au milieu de cette jeunesse ?

PHILIPPE

Eh bien ! oui, que l'injustice faite à ma famille soit le signal de la liberté ! Pour moi, et pour tous, j'irai !

LORENZO

Prends garde à toi, Philippe ! tu as pensé au bonheur de l'humanité.

PHILIPPE

Que veut dire ceci ? Es-tu dedans comme dehors une vapeur infecte ? Toi qui m'as parlé d'une liqueur précieuse dont tu étais le flacon, est-ce là ce que tu renfermes ?

LORENZO

Je suis, en effet, précieux pour vous, car je tuerai Alexandre.

PHILIPPE

Toi ?

LORENZO

Moi, demain ou après-demain. Rentrez chez vous, tâchez de délivrer vos enfants ; si vous ne le pouvez pas, laissez-leur subir une légère punition ; je sais pertinemment qu'il n'y a pas d'autres dangers pour eux, et je vous répète que d'ici à quelques jours il n'y aura pas plus d'Alexandre de Médicis à Florence qu'il n'y a de soleil à minuit.

PHILIPPE

Quand cela serait vrai, pourquoi aurais-je tort de penser à la liberté ? Ne viendra-t-elle pas quand tu auras fait ton coup, si tu le fais ?

LORENZO

Philippe, Philippe, prends garde à toi. Tu as soixante ans de vertu sur ta tête grise ; c'est un enjeu trop cher pour le jouer aux dés.

PHILIPPE

Si tu caches sous ces sombres paroles quelque chose que je puisse entendre, parle ; tu m'irrites singulièrement.

LORENZO

Tel que tu me vois, Philippe, j'ai été honnête. J'ai cru à la vertu, à la grandeur humaine, comme un martyr croit à son Dieu. J'ai versé plus de larmes sur la pauvre Italie que Niobé sur ses filles.

PHILIPPE

Eh bien, Lorenzo ?

LORENZO

Ma jeunesse a été pure comme l'or. Pendant vingt ans de silence, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine ; et il faut que je sois réel-

lement une étincelle du tonnerre, car tout à coup, une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du Colisée antique, je ne sais pourquoi, je me levai; je tendis vers le ciel mes bras trempés de rosée, et je jurai qu'un des tyrans de ma patrie mourrait de ma main. J'étais un étudiant paisible, et je ne m'occupais alors que des arts et des sciences, et il m'est impossible de dire comment cet étrange serment s'est fait en moi. Peut-être est-ce là ce qu'on éprouve quand on devient amoureux.

PHILIPPE

J'ai toujours eu confiance en toi, et cependant je crois rêver.

LORENZO

Et moi aussi. J'étais heureux alors; j'avais le cœur et les mains tranquilles; mon nom m'appelait au trône, et je n'avais qu'à laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de moi toutes les espérances humaines. Les hommes ne m'avaient fait ni bien ni mal; mais j'étais bon, et, pour mon malheur éternel, j'ai voulu être grand. Il faut que je l'avoue: si la Providence m'a poussé à la résolution de tuer un tyran, quel qu'il fût, l'orgueil m'y a poussé aussi. Que te dirai-je de plus? Tous les Césars du monde me faisaient penser à Brutus.

PHILIPPE

L'orgueil de la vertu est un noble orgueil. Pourquoi t'en défendrais-tu?

LORENZO

Tu ne sauras jamais, à moins d'être fou, de quelle nature est la pensée qui m'a travaillé. Pour comprendre l'exaltation fiévreuse qui a enfanté en moi le Lorenzo qui te parle, il faudrait que mon cerveau et mes entrailles fussent à nu sous un scalpel. Une statue

qui descendrait de son piédestal, pour marcher parmi les hommes sur la place publique, serait peut-être semblable à ce que j'ai été le jour où j'ai commencé à vivre avec cette idée: il faut que je sois un Brutus!

PHILIPPE

Tu m'étonnes de plus en plus.

LORENZO

J'ai voulu d'abord tuer Clément VII: je n'ai pu le faire, parce qu'on m'a banni de Rome avant le temps. J'ai recommencé mon ouvrage avec Alexandre. Je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme. Je travaillais pour l'humanité; mais mon orgueil restait solitaire au milieu de tous mes rêves philanthropiques. Il fallait donc entamer par la ruse un combat singulier avec mon ennemi. Je ne voulais pas soulever les masses, ni conquérir la gloire bavarde d'un paralytique comme Cicéron; je voulais arriver à l'homme, me prendre corps à corps avec la tyrannie vivante, la tuer, et après cela porter mon épée sanglante sur la tribune, et laisser la fumée du sang d'Alexandre monter au nez des harangueurs, pour réchauffer leur cervelle ampoulée.

PHILIPPE

Quelle tête de fer as-tu, ami! quelle tête de fer!

LORENZO

La tâche que je m'imposais était rude avec Alexandre. Florence était, comme aujourd'hui, noyée de vin et de sang. L'empereur et le pape avaient fait un duc d'un garçon boucher. Pour plaire à mon cousin, il fallait arriver à lui porté par les larmes des familles; pour devenir son ami et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies. J'étais pur comme un lis,

et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche. Ce que je suis devenu à cause de cela, n'en parlons pas. Tu dois comprendre que j'ai souffert, et il y a des blessures dont on ne lève pas l'appareil impunément. Je suis devenu vicieux, lâche, un objet de honte et d'opprobre; qu'importe? ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

PHILIPPE

Tu baisses la tête; tes yeux sont humides.

LORENZO

Non, je ne rougis point; les masques de plâtre n'ont point de rougeur au service de la honte. J'ai fait ce que j'ai fait. Tu sauras seulement que j'ai réussi dans mon entreprise. Alexandre viendra bientôt dans un certain lieu d'où il ne sortira pas debout. Je suis au terme de ma peine, et sois certain, Philippe, que le buffle sauvage, quand le bouvier l'abat sur l'herbe, n'est pas entouré de plus de filets, de plus de nœuds coulants que je n'en ai tissu autour de mon bâtard. Ce cœur, jusques auquel une armée ne serait pas parvenue en un an, il est maintenant à nu sous ma main; je n'ai qu'à laisser tomber mon stylet pour qu'il y entre. Tout sera fait. Maintenant sais-tu ce qui m'arrive, et ce dont je veux t'avertir?

PHILIPPE

Tu es notre Brutus si tu dis vrai.

LORENZO

Je me suis cru un Brutus, mon pauvre Philippe; je me suis souvenu du bâton d'or couvert d'écorce. Maintenant je connais les hommes et je te conseille de ne pas t'en mêler.

[https://
www.e
ditions
montp
arnass
e.fr/p1
283/Lor
enzac
cio-
Musset
-DVD](https://www.editions-montparnasse.fr/p1283/Lorenzo-Musset-DVD)

2020.7.17



Alfred de MUSSET ()

1810 - 1857

La nuit de mai

LA MUSE

Poète, prends ton luth et me donne un baiser ;
La fleur de l'églatier sent ses bourgeons éclore,
Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser ;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée !
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie ;
Son pied rasait l'herbe fleurie ;
C'est une étrange rêverie ;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute ! tout se tait ; songe à ta bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE

Pourquoi mon coeur bat-il si vite ?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite

https://www.bonjourpoesie.fr/lesgrandsclassiques/poemes/alfred_de_musset/la_nuit_de_mai

2022.9.2

ドミンゴ歌唱の次の歌曲では、
詩人のセリフのみ



LEONCAVALLO

La Nuit de Mai

Plácido Domingo

Lang Lang

Orchestra Teatro Comunale di Bologna

Alberto Veronesi